

réserve l'exploration de ses richesses minières que dédaignait l'Espagne.

La Californie ne sortit définitivement de l'ombre qu'en 1846, alors qu'une étoile du drapeau américain se fixa sur son front. Depuis cette époque l'histoire, jour par jour, a pris note de ses actes et voici ce qu'elle en dit :

Depuis longtemps les Etats-Unis enviaient au Mexique la possession de la Californie ; cette contrée, par sa position, ses moyens de navigation, ses limites naturelles, et peut-être aussi par le mystère qui paraissait l'envelopper, avait attiré les vœux des Américains.

La question du Texas fut en quelque sorte la mèche qui mit le feu aux poudres ; le Texas était une portion du territoire mexicain, mais paraissait plutôt un désert qu'un pays habité ; une colonie d'Américains vint s'y établir et bientôt après, proclama son indépendance ; ce nouvel état fut reconnu par la plupart des puissances européennes.

Plus tard, les colons du Texas n'ayant pas une existence politique assez forte, voulurent se réunir aux Etats-Unis. Le Mexique crut devoir s'opposer à cette fusion ; le gouvernement des Etats-Unis l'appuya, prétendant que les habitants du Texas, par la proclamation officielle de leur indépendance, avaient le droit de s'incorporer dans une confédération qui leur offrait une garantie de durée et de prospérité. Dès ce moment les tracasseries, les vexations, les inconvenances politiques se succédèrent, s'amoncèrent, et la diplomatie de part et d'autre, devint provocante. Le prétexte de la guerre manquait, mais un prétexte est bien vite trouvé, lorsque les deux adversaires ont le désir de le chercher. Le commencement des hostilités partit du camp mexicain. Le signal étant donné, le Congrès des Etats-Unis déclara aussitôt la déclaration de guerre contre le Mexique ; ce fut au mois de mai 1846.

La lutte s'engagea d'une façon heureuse pour les Américains, qui trouvèrent dans presque tous les combats, la victoire prompt et facile. Dès le mois de septembre, Monterey tomba en leur pouvoir, tandis que 12,000 hommes se rassemblaient pour l'expédition de Vera-Cruz, et que le général Taylor, avec une armée de 5,400 Américains mettait en déroute, le 22 février 1847, 20,000 Mexicains, commandés par le général Santa-Anna, dans la plaine de Buonavista. L'armée dirigée contre Vera-Cruz arriva devant cette ville le 9 mars ; le 22 commença le bombardement, le 26, des ouvertures de capitulation furent faites et acceptées ; le 29, M. Scott, général-en-chef du corps d'expédition, prenait possession de Vera-Cruz, faisait 2,000 prisonniers à l'ennemi, tout en lui enlevant 400 pièces de canons. La guerre s'avança jusqu'à Mexico ; mais avant d'y arriver les Américains triomphèrent sur leur passage à Cerro-Gordo et s'emparèrent de Perote et de la Puebla. Le 19 et le 20 août, ils sortirent victorieux des combats de Contreras et de Cherusco. C'était aux environs de Mexico, sous ses murs mêmes, qu'avaient lieu ces faits d'armes. Un armistice fut conclu. Mais les Américains s'apercevant bientôt que cet armistice était illusoire et n'était qu'un moyen de recruter des troupes, de recueillir des provisions de bouche et de guerre pour recommencer l'attaque, reprirent les hostilités le 7 septembre 1847. Le lendemain se livra la bataille del Malino del Rey, le 13 du même mois, la forteresse de Chapultepec tomba au pouvoir des forces des Etats-Unis ; le 14, elles prenaient possession de Mexico.

Mais les frais de la guerre étaient immenses, et les vains dénués d'argent se trouvaient dans l'impossibilité absolue de les payer. Il fallait chercher un moyen pour arriver à ce résultat et des propositions furent échangées. Une cession du territoire mexicain devait indemniser le gouvernement américain et cette cession s'étendait au Nouveau-Mexique et à la Californie. C'est ainsi qu'après de longs tiraillements et d'interminables pourparlers, la Californie fut déclarée en possession légitime des Etats-Unis par le traité conclu le 2 février 1848.

Le géant américain sorti d'une urne, comme le géant des Mille et une Nuits, prenait ainsi des proportions fantastiques. D'un pied il touchait à l'Atlantique, de l'autre à l'Océan Pacifique. Se doutait-il de la richesse du pays acquis, nous ne le croyons pas ; mais la Providence qui lui voulait du bien ne tarda pas à lui en livrer le secret.

Deux ou trois jours après la signature du traité, dans le même mois de février 1848, un ouvrier mécanicien était occupé à jeter les fondements et à préparer la construction d'un moulin dans la partie sud de la rivière Fork-American, à la distance de 50 milles environ de la Nouvelle-Helvétie. En travaillant, il aperçut dans le lit de la rivière un objet brillant qu'il prit d'abord pour un caillou frappé par la réverbération du soleil. Pourtant en faisant un examen attentif du lit de la rivière il vit le même phénomène se reproduire. Il ne fut tranquille qu'après avoir retiré un de ces prétendus cailloux ; alors seulement, il lui vint à l'esprit que c'était de l'or ; il en recueillit successivement pour une valeur d'à-peu-près cinquante piastres. Aussitôt, il fit part à ses compagnons de sa découverte, qui surent si bien apprécier la valeur de ce métal, que les ouvrages de construction restèrent inachevés et que le bruit ne tarda pas à se répandre dans le pays qu'on avait découvert des ruisseaux qui roulaient de l'or. Sur la côte, il courut bientôt des relations merveilleuses de ce nouveau Pactole, et ces relations tenaient tellement à la féerie qu'elles ne rencontrèrent, durant quelque temps, que l'incrédulité. Cependant, les ouvriers mécaniciens apportèrent au marché une quantité considérable de poussière et de grains d'or ; ce fut alors seulement que l'attention des habitants fut fixée ; les doutes disparurent, la certitude les remplaça, et dans l'espace de quelques jours, une révolution s'accomplit parmi les populations voisines. Les avocats, les docteurs, les ecclésiastiques, les fermiers, les mécaniciens, les marchands, les marins, les soldats quittèrent leurs occupations habituelles pour se jeter dans une entreprise qui promettait à chacun une fortune en quelques semaines. Des villages, des districts entiers, où naguères tout était animation, commerce, industrie, furent abandonnés à une population de femmes et d'enfants. Une idée seule dominait toutes les autres — bêcher l'or ; c'était la pensée de toutes les têtes, c'était le cri de toutes les bouches. D'abondantes récoltes jaunissaient dans les champs, les bras manquaient pour les recueillir ; les récoltes se perdirent et des centaines d'acres furent brûlées dans les plaines, faute de moissonneurs. Un navire abordait-il sur les côtes de la Californie, il restait bientôt à l'ancre et désarmé, tandis que le capitaine et les matelots couraient aux mines.

A Monterey, la moitié des habitations furent laissées vides ; à San-Francisco, le tiers des maisons furent fermées. Les villes ressemblèrent à des déserts. Les gages de ceux qui demeuraient atteignirent un chiffre exorbitant. A San-Francisco, les plus mauvais ouvriers du port emmagasinaient à raison d'un dollar par heure ; les mécaniciens recevaient un salaire de 8 à 10 dollars par jour ; les gages des garçons d'hôtel

s'élevèrent à \$1,500, et les commis de bureaux touchaient jusqu'à \$3,000 et \$4,000 d'appointements.

Le blanchissage d'une douzaine de chemises revenait à \$8, et tout allait en proportion.

A Monterey, les officiers de la garnison se trouvèrent tout-à-coup sans domestiques pour les servir, et le colonel lui-même fut obligé de faire la cuisine, à son tour, afin d'avoir un plat de viande sur la table.

Dans la Californie proprement dite, la valeur des comestibles fut portée à des taux fabuleux. Une livre de beurre ou de jambon se payait \$1 ; le quart de farine valut de \$120 à \$200 — des souliers valant au prix ordinaire de 7 1/2 schellings à 10 schellings se vendaient 12 et 16 piastres. En un mot, il existait une telle incertitude dans le prix des objets, qu'une boîte de poudre de Sedlitz qui vaut dix centimes s'est vendue \$24 à San-Francisco, et qu'une bouteille d'eau-de-vie a été payée \$48.

Un tourbillon passa sur le monde, une trombe se forma, enlevant de tous les pays, de tous les climats, de toutes les religions, de toutes les mœurs pour aller s'abattre avec fureur dans les plaines qu'arrose le Sacramento. Léon Giroux disparut ainsi emporté par le cyclone qui souleva des flots d'hommes jusque sur les sommets abrupts des Cordillères.

Une fois débarqué on n'avait pas la peine de demander sa route. L'eût-on demandée, on se serait fait moquer. L'or n'attirait pas des émanations qu'aspire le cœur humain, qui font qu'il le pressent et qu'il se dirige invinciblement vers lui. Le chien flaire le gibier, l'homme flaire l'or.

Il fallait faire queue pour se rendre aux placers.

Léon Giroux se mit à la file, nos autres compatriotes firent de même.

La Californie était en mal d'enfant. Cette belle contrée gisait là saignante, éventrée. Plus de cinquante mille hommes arrachaient de ses flancs, l'or, ce funeste enfant, produit du commerce de la terre avec un démon.

La plus de religion, plus de mœurs, plus de loi.

La religion ? qu'en avait-on besoin ? l'or n'est-il pas un dieu ?

Les mœurs ? Une bonne carabine, un revolver, *bowie-knife*, ne pouvaient-ils d'emblée en tenir lieu ?

La loi ? celle de Lynch ne vaut-elle pas les *Pandectes* ? La forêt tout entière sert comme de bibliothèque, les grands arbres en sont les rayons. Attaché à une branche élevée, un cadavre tourne sous l'action du vent. Ce cadavre porte une affiche, "voleur," "assassin," suivant le cas. Et si vous ne pouvez distinguer ces lettres, ou si vous ne savez lire, eh bien ! lisez le cadavre, il doit en dire assez. Lynch restera comme le législateur le plus à la portée du vulgaire, qui fut jamais.

Nos compatriotes n'eurent pas tous le courage d'entreprendre une pareille existence. Plusieurs retournèrent sur leurs pas, ayant même d'avoir sondé le sol d'un coup de pic ; — un bon nombre qui avaient probablement plus de ventre au cœur, y restèrent deux ou trois ans. Toutefois, après ce laps de temps, ils quittèrent les mines, plus accablés de rhumatismes que du poids de leur or ; heureux à leur retour au pays natal de pouvoir reprendre leur ancien état. C'est le petit nombre qui y fit un long séjour.

Léon Giroux fut de ce petit nombre ; — il était jeune ; à vingt ans les impressions sont fortes, mais elles s'effacent vite dans le cœur de l'homme ; il se plia à ce nouveau genre de vie, il bêcha, creusa la terre, tourna son plat, trouva de l'or, jusqu'à vingt, trente piastres par jour ; il eut la fièvre comme tous les autres. Avoir la fièvre, au sens du mineur, c'est s'attacher à sa bêche ou à son pic jusqu'à la fortune ou jusqu'à la mort. De cette fièvre on ne se guérit de fait que par la fortune ou par la mort ; ils sont rares ceux qui en réchappent autrement. Le seul autre moyen qui reste, c'est la fuite.

Or, pour fuir une mine d'or, il faut avoir un courage surhumain. Pour y entrer, il faut être un homme, mais il suffit d'être un homme ; pour en sortir il faut être un héros.

La raison ! me dira-t-on.

Où sans doute, la raison devrait faire entendre à l'infortuné qui s'est épuisé à la recherche de l'or qu'il est temps de s'éloigner ; mais malheureusement la raison n'existe pas dans les mines.

Léon Giroux avait amassé plusieurs centaines de piastres ; il avait pu surmonter le prix exorbitant des comestibles et réaliser encore, mais il sentait ses forces s'en aller. Il eût le courage de prendre une journée de repos. Le repos c'est le courage du mineur. Ce jour-là, comme il était sous la tente à se délasser il vit s'avancer devant lui un animal étrange, ressemblant à s'y méprendre à une "grenouille portant une queue." Les dernières paroles que lui avait adressées son père lui revinrent en mémoire, à cette vue. "Toi, mon cher Léon, je te connais, tu ne feras d'argent que quand les grenouilles auront des queues." Tout en rampant, le petit batracien s'était rapproché de lui ; il se prit à l'examiner avec plus d'attention, et le retourna en tous sens ; pour lui, c'était bien une grenouille portant queue.

Je dois faire fortune ici, se dit-il, puisque c'est un pays où les "grenouilles ont des queues."

Le soir, il s'endormit là-dessus, mais au lieu de rêver d'or, comme d'habitude, il rêva de champs couverts d'épis, de *quarres* remplis de choux, d'oignons, de navets, etc. — et le lendemain en s'éveillant sans dire mot à personne, il dénicha son or, fit sa malle et tourna le dos aux mines. Il allait effacer son rêve.

Effacer un rêve, veut dire en Canada en trouver la réalisation.

Léon Giroux se fit cultivateur. Le sol de la Californie est si fécond qu'il est incontestablement destiné à produire plus d'or par ses moissons que par ses mines.

Voici ce qu'en a écrit "Sir Morton Peto :

"On prétend que les chercheurs d'or ont bouleversé le sol sur une étendue d'à-peu-près dix millions d'acres ; mais chose digne d'être remarquée, ce même sol, s'il ne produit plus d'or en sa forme naturelle en produit d'une façon inépuisable sous une autre forme. Les terres ainsi remuées gisent au pied de la Nevada ou d'autres rangées de montagnes. On jouit en ces lieux du plus délicieux climat ; et le pic du mineur en mêlant ensemble diverses couches de la terre, l'ont préparée à la production de plusieurs espèces de fruits et particulièrement de la vigne si productive en Californie."

Léon Giroux ne s'est pas appliqué à cultiver la vigne, mais plutôt les choux et les navets. Avec ces humbles légumes, toutefois, il lui fut donné de gagner plus d'or qu'il n'en eût extrait des mines, et désormais la fièvre ne pouvait plus l'atteindre. Après deux ou trois bonnes récoltes, vendues radicalement au poids de l'or, il ouvrit, à quelque distance des mines une petite boutique de Comestibles, en société avec un Mr. Chollet, le frère du Vénérable Curé de St. Polycarpe. Le succès couronna l'entreprise. Il surent acquiescer, sinon vivement, du moins sûrement une assez jolie fortune. (A continuer.)

LE MEURTRE.—PAPAVOINE, (1825.)

Suite.

L'homme arrêté était pâle, et le canonnier déclara qu'il l'avait vu sortir d'un taillis, très-essouffé. Le prisonnier, le gendarme et le canonnier se dirigèrent vers Vincennes : l'homme marchait de bonne volonté, mais péniblement, et le canonnier dut le soutenir par le coude. Chemin faisant, le canonnier dit que le prisonnier, au moment de son arrestation, lui demandait le moyen de quitter le bois de Vincennes et qu'il l'avait remarqué examinant ses habits avec une grande attention, comme pour s'assurer qu'il n'y avait aucune tache. Il l'avait même questionné sur le fait de savoir s'il n'avait pas la figure barbouillée. Quant à l'homme il disait tranquillement : C'est une chose abominable d'avoir tué deux enfants. Si on a à se plaindre d'une personne, on peut l'appeler en duel ; mais, pour assassiner deux enfants, il faut avoir de grands motifs."

Aussitôt que l'homme arrêté fut mis en présence des trois femmes, la demoiselle Hérin s'écria : "Voilà le monstre qui a tué mes enfants !" La fille Malservait ne fit aucune difficulté de reconnaître le curieux promeneur qui lui avait parlé dans le bois, et la dame Jean reconnut, de son côté, l'homme qui avait rôdés autour de sa boutique et qui lui avait acheté un couteau.

L'homme, interrogé, répondit qu'il se nommait Papavoine, et raconta avec beaucoup de calme son histoire.

Né à Mouy dans le département de l'Eure, en 1783, il avait eu pour père un fabricant de draps assez aisé. Son éducation avait été soignée, et le jeune Papavoine avait été destiné de bonne heure aux emplois administratifs dans la marine. Dès l'âge de vingt ans, en 1803, il monta à bord de plusieurs vaisseaux de l'Etat, en qualité de commis extraordinaire, et devint successivement commis de deuxième classe, puis quartier-maître, puis commis de première classe en exercice au port de Brest. Ces différents emplois, qui entraînaient des manèges de fonds considérables et une comptabilité assez étendue furent remplis par Papavoine, l'instruction le démontre, avec zèle et probité.

Papavoine père mourut, en décembre 1823, laissant à sa femme et à son fils des affaires en désordre, un établissement grevé de dettes qui représentaient à peu près sa valeur. La veuve fut hors d'état de continuer l'exploitation de la manufacture. Papavoine se détermina à demander sa retraite, qu'il obtint avec une pension liquidée à 360 francs. Dès lors, il vint s'établir à Mouy. Jusque-là, la manufacture avait eu le privilège de faire des fournitures pour l'habillement des troupes ; mais bientôt l'administration de la guerre refusa de renouveler ses marchés, et, par ce refus, les affaires de la famille de Papavoine se trouvèrent dans une situation fort critique. Papavoine parut alors se repentir d'avoir quitté son emploi ; il fit des démarches pour y rentrer, ses démarches furent inutiles.

Ces difficultés, ces contre-temps avaient vivement affecté Papavoine. Il souffrait d'une rétention d'urine, de douleurs d'entrailles et d'un commencement d'asthme. Ses nuits étaient agitées. Une tristesse profonde s'était emparée de cette nature mélancolique. Des visions remplassaient son sommeil et une inquiétude vague l'assiégeait à toute heure. Sa santé s'altérant visiblement, on lui conseilla de faire un petit voyage. Il suivit cet avis, et le 2 octobre, il se rendit de Mouy à Beauvais. Dans cette dernière ville, il devait trouver quelques parents et un nommé Branche avec lequel il avait des relations commerciales.

Le lendemain de son arrivée à Beauvais, Papavoine, qui était toujours en réclamation auprès de l'administration de la guerre pour le renouvellement de ses marchés, reçut inopinément de sa mère deux de ses marchés qui venaient d'être agréés par le ministre de la guerre. Ces soumissions avaient besoin d'être régularisées, et Papavoine se détermina dans cette intention, à se rendre aussitôt à Paris. Il y arriva le 6 octobre, après avoir emprunté quelque argent pour faire sa route.

Il descendit à l'hôtel de la Providence, situé rue Saint-Pierre-Montmartre, et il se rendit immédiatement chez des négociants fort honorables, ses correspondants, auxquels il remit ses nouveaux marchés, afin qu'ils les fissent soumettre à la formalité du nombre. Jusqu'au dimanche suivant, 10 octobre, il vécut fort retiré. Ce jour-là, sentant le besoin de se distraire, il sortit après un frugal déjeuner, et se dirigea du côté de Vincennes.

Toutes ces déclarations furent trouvées conformes à la vérité, et il fut impossible de découvrir aucune relation entre le prisonnier et la demoiselle Hérin, non plus qu'entre lui et la famille Gerbod. Quant à la fille Malservait, il fut également reconnu qu'elle ne connaissait pas Papavoine.

Celui-ci cependant repoussait avec calme l'accusation qu'on portait contre lui. En vain on lui objectait la reconnaissance des trois femmes, celle de quelques témoins moins importants qui l'avaient aperçu non loin du théâtre du crime ; en vain on lui montrait sur son chapeau la trace évidente du coup de parapluie que la pauvre mère se rappelait lui avoir asséné : il persistait à nier. Il combattait les preuves qui s'amoncèrent contre lui avec une rare lucidité ; rappelait au juge les exemples remarquables de graves erreurs judiciaires.

On fit l'autopsie des cadavres des deux jeunes victimes. Il fut reconnu que leur mort avait été le résultat instantané de coups d'un instrument dont la forme ressemblait à celle d'un couteau. La dame Jean fournit un des onze couteaux restants de la douzaine dans laquelle avait été pris celui qu'elle avait vendu à Papavoine, et ce couteau, appliqué sur les plaies, s'y adapta parfaitement.

L'instruction s'applique à grouper de nouveaux faits autour de ceux qu'on connaissait déjà. Elle réussit à savoir que Papavoine avait toujours montré un caractère bizarre, concentré, taciturne, mais après tout, bienveillant, serviable. On ne lui avait jamais connu de liaisons bien intimes, à peine une de ces faiblesses qui se rencontrent presque inévitablement dans la jeunesse d'un homme. Peu communicatif, sensé, de bon conseil, appliqué, respectueux envers ses supérieurs, il avait toujours été noté comme un homme peu sympathique, mais comme un excellent employé, comme un homme sûr et paisible.

On découvrit, il est vrai, que lors de son voyage de Beauvais à Paris, ayant écrit à sa mère pour demander des effets en plus grande quantité que ceux qu'il avait emportés d'abord pour une courte excursion, il la fit prier d'y joindre deux couteaux de table aiguisés et non fermants. Ces couteaux furent retrouvés rue Saint-Pierre-Montmartre. Papavoine n'était donc pas parti pour Vincennes dans l'intention d'y commettre un meurtre. Quant au couteau acheté chez la dame Jean, il ne put être retrouvé dans les bois.

L'accusation avait devant elle un meurtrier, tout le disait. Mais quel motif attribuer à cet acte horrible, exécuté en apparence avec un sang-froid si complet ? Les relations de la